

Libretto

FABIENNE JACOB

UN HOMME
ABORDE
UNE FEMME

libretto

© Éditions Buchet Chastel, Libella, Paris 2018

I.S.B.N. : 978-2-36914-703-9

Je fais attention à ce que je mange depuis que j'ai été plaquée. Comme si dorénavant tout ce qui entrait en moi pouvait me nuire, aliments, breuvages, hommes. À présent je lis avec attention les étiquettes qui figurent sur des denrées alimentaires, pratique dont je n'avais jusqu'alors jamais eu l'idée.

Les volailles arrivent de nuit dans le calme dans un abattoir qui ne fait que du bio.

Au rayon Viandes et volailles du supermarché, je relis la mention portée sur l'emballage du poulet que je viens de choisir parmi la dizaine d'autres, alignés sous le néon cruel et qui tous vantent sous des étiquettes criardes leur nom de bon grain et de liberté. De nuit dans le calme. Alors que le rayon de supermarché baigne dans une lumière blanche, blafarde, de morgue dirait-on, j'assiste, moi, à une scène de nuit, un camion chargé de volailles arrêté à deux heures du matin devant un abattoir, tous phares éteints. Un homme en descend, claqué la porte et décharge des caisses, puis les introduit dans un grand bâtiment silencieux. La langue dit se coucher

avec les poules, elle a raison, depuis le temps qu'elle réfléchit aux êtres vivants, elle connaît comme sa poche le moindre de leurs actes et la moindre de leurs pensées. Quelque chose cloche dans la petite phrase, comment des poulets débarqués en pleine nuit peuvent-ils rester silencieux, ne pas céder à la pulsion atavique de caquetage et surtout ne réveiller aucun de leurs congénères qui les ont précédés dans la place et qui, eux, dorment paisiblement ? Je ne gèberai pas cette histoire non violente de *nocturne breton* que fait miroiter l'étiquette. Les abattoirs sont des places de beuglement, de feulement dernier, pas des temples de silence, et quoi encore ? Bientôt on les vantera comme des lieux de recueillement, des couvents pour volailles. Je repose vivement la barquette, mon choix se reporte sur une autre qui ne dit mot sur les voyages nocturnes au calme.

À côté de moi, un homme saisit lui aussi un de ces poulets. Il n'hésite pas, en choisit un, le premier venu on dirait, et le pose dans son caddie. Pas de lecture d'étiquette, nulle histoire de camion déchargé nuitamment, rien du tout, de la viande facile à cuire, des protéines assez bon marché, et basta. Sans doute cet homme n'a-t-il pas été plaqué par sa femme. En quittant le rayon, il me bouscule et me demande pardon. Un instant ses yeux sont dans les miens, puis vite il regarde ailleurs, comme en faute, un animal pris dans les phares qui vite s'enfuit. Il prend la même direction que son caddie qu'il conduit vers d'autres rayons, articles de rasage, eaux minérales, l'horizon pléthorique et chamarré des supermarchés. L'homme était sur le point de me dire quelque chose, il s'est ravisé. Peut-être rien, peut-être Vous avez raison d'hésiter et de lire les étiquettes, moi j'ai renoncé ou On ne s'est pas déjà vus quelque part ? Cet homme me plaît. On est des animaux qui se sentent, se reniflent, on a tout perdu de l'époque où on était des bêtes, mais pas ça, ce truc de

bêtes, on l'a gardé au creux, niché dans le rose, l'humide et le tiède de notre être, de profundis. Allez comprendre quelque chose à l'évidence, c'est de la lumière, pas du commentaire. Dès que l'homme m'a regardée, mon cœur est redevenu le chien de chasse qu'il est depuis la nuit des temps, c'est qui le chef ici ? Il demande au cerveau, c'est moi, alors bouge de là, il prend le contrôle ou plutôt le perd selon sa technique inquiète de cœur, tous les signaux allumés à la seconde, respire, respire, fabrique de l'humidité au creux des mains, la mouille, un aveu délicat et éphémère, réagir vite, tout de suite, rougir, s'enfuir. L'inconnu me frôle, non, même pas, on ne peut même pas dire ça, même pas un frôlement, rien, il ne s'est rien passé, tout, il s'est tout passé.

L'homme avait peut-être envie de me parler, mais il n'a rien dit, il a poussé son caddie dans l'allée. Moi aussi j'ai voulu lui dire quelque chose, que peut-on dire à un homme dans un rayon de supermarché, sinon que je le connaissais depuis longtemps. Plus précisément je le reconnaissais, l'identification a été instantanée, mais totale. La connaissance n'est pas affaire de longévité, elle est affaire de coïncidence. C'est à l'homme de faire le premier pas, la rengaine que les grands-mères infusent aux mères qui l'infusent elles-mêmes aux filles et ainsi de suite. Avec ça, l'homme m'a échappé. Défiant l'injonction de la branche maternelle, j'ai l'idée de le suivre. Au rayon petit déjeuner, je laisse tomber. Les poulets de 2017 arrivent nuitamment et au calme dans des abattoirs et les hommes de 2017 arrivent de jour dans des supermarchés où l'on vend ces mêmes volailles et où ils ne lancent plus aucun abordage en direction des femmes. Leur courir après, à ces femmes, pour leur demander leur numéro de téléphone, jamais de la vie. Apparemment le monde est devenu plus calme, du moins dans les abattoirs et dans les lieux où hommes et femmes se croisent. Le monde a évincé

le risque. Le monde se pasteurise, un yaourt. Risque zéro, ils répètent à l'envi. Je continue d'aimer le risque.

De tous les hommes qu'on rencontre dans une vie, ceux de la rue offrent souvent les expériences les plus immédiates, les plus totales. Bien qu'ils n'aient fait que nous frôler, nous croiser, qu'on ne les ait jamais revus, qu'on ne leur ait jamais parlé, ils portent mal leur nom de passants, tant la trace qu'ils laissent derrière eux ne passe pas. Certains ne se sont pas même retournés.

Il y a longtemps, j'ai croisé un inconnu sur un pont au-dessus d'une rivière. Notre rencontre a duré dix secondes au plus. Il arrivait d'un côté du pont et moi de l'autre. Je ne sais même pas son nom, peut-être Pierre, du nom du matériau du pont. J'étais avec quelqu'un (ça veut dire j'étais avec mon petit ami) et lui aussi sans doute, je ne me rappelle pas, la mémoire s'en fout, elle ne retient pas ce genre de détails, on ne la lui fait pas, ces détails sont bons pour l'état civil, pas pour elle. Elle en retient d'autres infiniment plus insidieux, plus impérieux. Sur le pont un événement a eu lieu, et l'inconnu l'a vécu comme moi. Je ne me souviens pas, c'était il y a longtemps, je réinvente peut-être. Non, le corps ne s'embarrasse pas de ce qui n'est pas vrai. Il se souvient, il retient ce qui a eu lieu dans la chair, avec lui les mensonges ne survivent pas, il évacue, il trie, il sait. L'homme est passé, je ne me suis pas retournée, lui non plus, sinon j'aurais senti son regard dans mon dos, des bêtes, des animaux, surtout à ces moments périlleux de la vie où l'on se tient sur des ponts qui eux-mêmes retiennent leur souffle au-dessus du courant, des moments de risque dans la compagnie pourtant soyeuse et murmurante des rivières, leur eau vive qui coule vers un secret connu d'elles seules. Les enfants aussi

livrent au frisson vert du courant leurs cris d'Indiens et leurs jeunes corps tièdes.

Ma rivière coulait dans une ville à nom de sainte, qui ressemble à Épiphanie, les noms ont toujours raison, une épiphanie a bien eu lieu sur le pont. La rencontre a duré ce que durent les frôlements, les désastres, une poignée de secondes, un souffle. Un homme comme un autre a surgi de l'autre côté du pont et il a fallu que j'y sois moi aussi au même moment, à la même heure, une combinatoire qui avait zéro chance d'avoir lieu, elle a eu lieu. Son regard avait eu le temps de se planter dans le mien, enfoncé, une pénétration longue, profonde que j'ai gardée toute ma vie en moi, un acte fondateur, qui a déterminé mes choix ultérieurs, qui m'a constituée, a fomenté l'élan et l'attente fondamentaux qui sont les miens, et auxquels je suis restée fidèle. Et il s'en trouve encore pour dire qu'il ne s'est rien passé.

Je raconte souvent cette histoire, comme la plus belle qui me soit arrivée. Certains haussent les épaules, ils ne sont pas convaincus, estimant qu'elle n'a pas eu lieu, que je suis passée à côté.

Je leur parle du vivier foisonnant et réjouissant de la rue, un terrain de jeu et de hasard insondable, renouvelé chaque matin. Certains doutent de son intérêt. Quand je leur raconte ce qui m'est arrivé dans la rue, il s'en trouve qui haussent les épaules estimant que ce n'est rien. D'autres écoutent, gobent. Tout ce que j'ai déjà entendu dans la rue depuis que je suis enfant de la part des hommes, de parfaits inconnus, on ne les a jamais vus et on ne les reverra jamais. Tout au long de ma vie de petite fille, jeune fille, femme, jusqu'à aujourd'hui, aujourd'hui encore, tout ce que j'entends. Parfois ces hommes de la rue m'ont suivie, d'autres fois ils se sont contentés de me frôler ou de me dire un mot. Leur parole a été crue,

offensante, parfois vile et flatteuse, d'autres fois ravageuse. Quand elle était dite dans des langues étrangères que je ne comprenais pas, étrangement je comprenais quand même. Les hommes de mon pays disent la même chose.

Le premier homme à m'avoir abordée dans la rue ne l'a pas fait avec des mots, mais avec des cailloux, une intifada. Ce n'était pas un homme, c'était un garçon. Le jour où la scène a eu lieu aurait pu s'appeler Jour de l'Indépendance.

On m'avait autorisée à aller à l'école seule et à vélo. Les premières fois, l'air a toujours de ces transparences, uniques, propres aux premières fois, qui apparaissent seulement ces jours-là. La longue rue s'ouvre devant moi, une mer Rouge. J'ai du printemps sous ma robe, comment il est entré et pourquoi il s'attarde, je ne le sais pas, je suis trop occupée ailleurs, je ne peux être partout à la fois, c'est un grand jour, qu'il aille se faire voir ailleurs, le printemps, pas le temps aujourd'hui, je dois être à mon affaire. Chaque tour de pédale un tour de magie, tu pousses un peu sur le haut des cuisses et hop ! tu es propulsée de deux mètres, tu gagnes du terrain avec un effort qui n'en est pas un, le corps capable de produire du progrès, et le miracle qui se renouvelle par cycles, un bruit

dans l'oreille, régulier, onctueux, tout fonctionne, tout glisse, c'est rare, les merveilles, deux mètres, dix mètres, le monde se déroule et sur toute la ligne il m'appartient, aujourd'hui je suis une reine. Même s'il n'y a personne pour m'admirer, pas grave, je suis reine d'un royaume sans sujets. Un matin de bulle, l'équilibre est un miracle, Joie et Liberté sont sur un bateau, aucune des deux ne tombe à l'eau, merci mon corps, avance schmilblick, avance, chevilles, mollets, genoux, cuisses, guidon à ma guise, un coup à droite, un coup à gauche, je mène ma barque, l'école n'est plus qu'à quatre cents mètres, sept fois sept quarante-neuf facile, mais sept fois huit pourquoi cinquante-six, j'y arrive jamais, mon département moins un, c'est pourtant facile, le Morbihan le Morbihan, le Morbihan, Nièvre moins deux, mon département moins un, cinquante-six une bonne fois pour toutes. La vie sera toujours comme ça, il fera exactement cette température et on aura dans le corps la dilatation d'un long plaisir, la cuisse est un détonateur de miracle en boucle, l'équilibre, je le tiens au bout de mes mains et de mes jambes et mon cul alors ? Lui aussi il joue sa part, il se frotte, s'use, soudain une envie de rire quand je pense aux histoires qui se racontent sous le préau, le cul et la selle, les deux ce qu'ils font ensemble, la tête à Toto. L'école est presque en vue, zut que ça dure encore, c'est quoi la durée maximale d'un miracle ? Ce soir je regarderai dans le *Livre des records* combien a duré le plus long miracle du monde, ça m'étonnerait que ça ait duré longtemps, ça dure jamais. Soudain, quoi ? Mais non, ça se peut pas, j'étais juste en train de penser à la durée maximale des, je manque de tomber, un bruit sec dans la roue, bref et net, puis plus rien, déjà le beau jour est par terre, à deux doigts du gadin. Le cycle moelleux du duo amoureux roue pédales, fini, le cœur s'y met, une vraie cage à palpiter là-dedans. Encore un peu et je tombais, j'ai

redressé le vélo à temps. Je perds la face tant pis, mon premier jour sera un jour de défaite, je dois descendre du vélo et marcher en tenant le guidon à la main, la honte. Personne dans la rue, personne aux portes des maisons, qui a fait ça ? Je le sens, il y a quelqu'un. Le salaud se planque, celui qui m'a foiré ma première fois n'a même pas le courage de ses opinions, pour ça qu'on a le droit de l'appeler salaud. Tiens il est là, j'en étais sûre. J'arrive à hauteur d'un muret, et il est là, accroupi, à dix mètres de moi environ, même pas le cran de se montrer, tout recroquevillé sur lui-même, un cloporte pétrifié le long d'une plinthe. Mon œil le débusque dans son trou, je tourne la tête vers lui, nos regards se croisent et ça dure. Il ne sourit pas, moi non plus, manquerait plus que ça. Il m'a délibérément balancé des caillasses dans la roue avant. S'il avait raté sa cible, s'il avait mal visé, j'aurais pu salement tomber. Il pourrait au moins déguerpir, mais non il reste là, à me regarder droit dans les yeux, à me fixer sans un mot, sans un sourire. Et moi au lieu de lui dire Ça va pas la tête ? Je lui dis rien non plus, je le regarde.

Dans mon souvenir, il faisait beau, j'étais en pleine lumière et lui dans l'ombre. Caché, tapi, en chien de fusil, tout le corps figé, les yeux droits, fixes, qui ne cillent pas. Je sais son nom, il est plein de *i*, il roule des *i*, un torrent de cailloux, lui, le garçon, je le connais de vue mais je ne lui ai jamais parlé. Il est plus grand que moi, plus âgé, le peu que je sais de lui est qu'il se mêle pas aux autres. Je ne lui connais pas d'ami. Je ne sais rien sur lui, mieux vaut ne rien dire, que peut-on savoir des gens qui n'ont pas d'amis ? Je grimpe à nouveau sur mon vélo. Quelques mètres plus loin, je reprends confiance dans ma conduite, me retourne et le regarde à nouveau. Lui aussi a tourné la tête dans ma direction et continue de me regarder, il ne me sourit toujours pas. The end, je pédale jusqu'à l'école.

Quand je me rappelle ce souvenir, je pense aux héros de western. À ceux qui se tiennent adossés aux murs du saloon dans une ville frontalière écrasée de cagnard et de ressentiment. Le cow-boy ajuste son chapeau (un Stetson) et plisse les yeux, gros plan sur ses yeux (généralement clairs) étoilés de rides, on comprend à ce gros plan sur le regard fixe que quelque chose va passer dans son champ de vision, quelque'un pour être exact, un homme bientôt apparu dans la rue, non pas à vélo mais à cheval, un homme dont la silhouette se précise, balancée sur la selle d'un cheval, il tient les rênes, calmement, un homme sûr de son fait, les deux hommes sont aussi calmes l'un que l'autre, aussi sûrs de leurs faits l'un que l'autre. L'homme à cheval aussi plisse les yeux, gros plan cette fois sur ses yeux à lui, leurs regards se croisent, le spectateur sait que ça va mal finir cette affaire de regards, bien que les deux gars ne mouftent toujours pas. Les cow-boys de Rio Bravo ne sont pas les Grecs de la Grèce antique qui offrent l'hospitalité aux étrangers, chaque étranger peut dissimuler un dieu et puis quoi encore ? Pour les cow-boys de Rio Bravo les étrangers sont des intrus qui entrent par effraction dans leur champ de vision, leurs habitudes, leur ville, leur ranch, et bientôt peut-être leur femme. À Rio Bravo non seulement l'étranger n'est pas un dieu, mais à plus ou moins long terme ce sera sûrement – wanted – un homme à abattre.

Je repense souvent à la scène de l'intifada. J'aurais dû détester ce garçon pour avoir failli me blesser et pire, avoir fichu en l'air mon premier jour d'Indépendance. Étrangement, je ne l'ai pas détesté. Aujourd'hui je le sais, le garçon aux cailloux m'a offert ni plus ni moins que ma première expérience érotique. Le garçon au nom qui roulait des *i* n'a pas lancé de cailloux pour me faire tomber, mais pour que je le regarde. Peut-être étais-je déjà passée souvent devant

lui sans un regard comme dans la chanson. Il a trouvé un moyen pour que je le voie enfin. Un moyen radical, risqué, mais un moyen tout de même.

Je ne peux en vouloir à quelqu'un de chercher à se faire remarquer, ça m'est arrivé aussi.

Cette expérience du regard sidérant, je l'ai faite ailleurs, dans une tout autre situation lorsque, au cours d'une promenade en forêt, mon regard a croisé celui d'une biche. Au détour d'un chemin, là tout à coup, sortie d'on ne sait où, un fouillis vert de branches et de feuilles comme seules les forêts savent en fabriquer, une silhouette soudain dressée devant moi, masse gracile et bistre, d'abord tremblante, puis figée par l'effroi, pelage doux, pattes fines, oreilles aux aguets. Ça dure un dixième de seconde mais pendant tout ce temps ses yeux sont plantés dans les miens. À l'instant je redeviens une femme très, très ancienne, archaïque, dans une forêt primitive. Une seconde, je plonge dans un être sauvage, différent de moi, pas si différent de moi, au regard noir, qu'y a-t-il derrière ce noir sinon de l'inconnu, quelle est cette pensée obscure de la biche, cette pensée primitive dont je n'ai pas idée, l'éclair d'un instant je suis dans le noir de la pensée de la biche. L'expérience aura été brève au point que je doute de sa réalité. Après l'effroi figé du face-à-face, l'animal a bondi dans les sous-bois, rejoignant son état, et moi le mien, j'ai réintégré mon être habituel, règne humain, sexe féminin, 2017 après J.-C. Une rencontre du même type s'est opérée avec le garçon au nom plein de *i*. J'ai plongé dans le noir de sa pensée, j'ai rejoint sa sauvagerie et sans doute l'éclair d'un instant l'ai-je aimée.

La route qui va de ma maison à l'école longe le cimetière. Après l'épisode des cailloux, je me sens en paix et à l'abri le

long de ce lieu, comme si les morts étaient mes gardes du corps personnels, silencieux certes, mais professionnels. Avec eux je ne risque rien. C'est dans la rue avec des hommes vivants, qu'on risque.

Moi qui avais peur d'une multitude de choses et qui ai toujours été à classer dans la catégorie poltronne, étrangement le cimetière ne m'a jamais fait peur. Quand on grandit dans un village, où que l'on se trouve, il n'est jamais bien loin. D'une certaine manière on l'incorpore aux jeux et aux activités les plus quotidiens. Où que l'on soit, on sait le situer, on sait que de là où il est, lui, il veille, on sait ce qu'on peut attendre de lui ou pas. Dans une certaine mesure, le cimetière est loyal, il ne déçoit jamais. Ainsi, grâce à la place centrale que le cimetière occupait physiquement dans le village de mon enfance, je pense avoir, dans une certaine mesure, apprivoisé la peur de la mort.

Durant l'enfance avec mon amie Mette je m'adonnais à des jeux qui de loin dépassaient la distraction, ils confinaient davantage à l'expérience. Derrière sa maison, ses parents avaient installé une piscine en plastique bleu. On y grimpait par une petite échelle en haut de laquelle se tenait une sorte de plongeoir, on l'appelait le Paradis.

Mette est derrière moi, son maillot de bain marine est tout mouillé, on dirait une peau de phoque tellement il fait corps avec sa peau, le maillot, ses cheveux trempés sont plaqués par-dessus les yeux n'importe comment, n'empêche, même sous les mèches réfractaires on peut encore voir dans ses yeux luire l'effronterie invétérée qu'elle porte chevillée au corps, malgré ses jambes maigres pleines de chair de poule et ses coudes qui font des angles. Quand on arrive tout en haut du Paradis, Mette et moi, on les voit par-delà la haie de thuyas, les croix alignées, les morts bien rangés chacun

à sa place, chacun sous son granit rose ou gris, pour seule consolation le mauve usé, délavé, presque un souvenir de mauve, de fleurs en plastique fatigué, assorties de feuilles racornies, et Mette qui me dit Allez vas-y, choisis-en un, au hasard, grouille ! Et j'en choisis un au hasard, vite, elle est prête à me pousser dans la flotte, son impatience bout dans mon dos, vite, le premier nom qui me vient, parmi ceux qu'on a repérés lors de la dernière balade au cimetière, Jacqueline Anders ou Paul Lorentz, bien sûr la règle est de ne pas les avoir connus, je dis le nom de mon mort à voix haute en fermant les yeux puis Mette me pousse dans le dos, purée elle est dingue de me pousser aussi fort dans le vide, Arrête Mette, arrête, et j'emporte le mort avec moi dans le vide, le temps d'une plongée, il n'est plus si mort, salto mortale elle appelle ça Mette, les genoux pliés, les yeux fermés, et le nom du mort atterrit splash dans les abysses hollywoodiens du bleu piscine. Le temps de la descente, on gardait, injectés dans le sang, des restes d'éternité que nous avait balancés le plongeon. On arrivait dans l'eau K.O., sonnées, hébétées, le nom du mort s'y était dissous et la mémoire aussi, mais déjà c'était au tour de Mette de choisir le sien et de l'emporter dans la béance tournoyante de la piscine.

Pour faire ce qu'on avait à faire, l'absence rigoureuse alentour de toute grande personne était une condition sine qua non.

Peut-être la proximité des morts qui a poussé le garçon au nom plein de *i* à me balancer des cailloux dans la roue. Par cet acte, il a dû se sentir vivant. On ne sait jamais tout ce dont on est capable pour se sentir vivant.

